36e ANNEE (4e SÉRIE) N° 46 31 JUILLET 1919

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres, tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine honoraire de Langres
DIRECTEUR

PRIX D'ABONNEMENT POUR TOUT L'UNIVERS........ { 15 francs à l'Édition complète. 10 — à l'Édition partielle.

Toutes les lettres doivent être adressées à : M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne).

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Un journal clandestin à Bruxelles sous l'occupation allemande. — II. Du cafard. — III. Des sources du cafard. — IV. Prêtres aux armées. — V. Lille pendant l'occupation allemande.

I. — « Fidelis » a fait, — d'abord en conférences données à Paris au commencement de cette année, — puis en un volume publié à Bruxelles (4 fr., libr. Dewit), — enfin en un trop bref article de la *Revue des Deux Mondes* (15 mai 1919), « *l'Histoire merveilleuse de* LA LIBRE BELGIQUE », la petite feuille clandestine qui parut à Bruxelles sous l'occupation allemande, du 1er février 1915 au 11 novembre 1918, et qui gardera une place d'honneur dans les fastes de la guerre et de façon générale dans les fastes de la presse. Les *Etudes* en même temps (20 mai et 5 juin) lui consacraient deux articles, par la plume du P. Ch. Parra et du P. Peeters, bollandiste [1]. Nous à notre tour, nous sommes heureux de dire ici notre mot d'admiration et de reconnaissance à nos frères de Belgique. C'est leur héroïque dévouement d'août 1914 qui nous a sauvés, qui a sauvé l'Europe, qui a sauvé la civilisation (y compris l'Angleterre et l'Amérique). Et si la beauté de ce sacrifice n'a pas été sentie par les deux puissances extracontinentales qui ont présidé à la confection des clauses (si douloureusement décevantes pour la Belgique) du traité de paix, il faut du moins que le souvenir reconnaissant s'en perpétue au cœur du clergé.

Napoléon en 1814 appelait Görres, avec son *Mercure rhénan,* la cinquième grande puissance liguée contre lui. La *Libre Belgique,* elle aussi, a été une puissance, le porte-voix de la résistance des populations belges à l'oppresseur. Les Allemands n'ont cessé de tenir mobilisées contre elle toutes les forces de leur police : elle est restée insaisissable. On se demandait en France, pendant la guerre, par quel prodige un journal pouvait ainsi se rédiger, s'imprimer, se distribuer à Bruxelles à la barbe de l'armée teutonne ; et je ne dis pas qu'après avoir entendu *Fidelis* on le comprenne parfaitement : il y eut là, accumulées, des merveilles d'héroïsme qui passent l'imagination. Mais on a du moins quelques éléments de solution.

Fidelis se défend d'en avoir été le directeur : il en fut l'âme tout au moins, sous cette signature de *Fidelis* (dans le « civil », Albert van de Kerckhove, avocat), avec une collaboration très variée, dont plusieurs jésuites, et non des moindres, tel l'illustre bollandiste Hippolyte Delehaye.

Le jour même de l'entrée des hordes allemandes à Bruxelles, 20 août 1914, les directeurs des grands quotidiens, réunis en assemblée solennelle, décident que, le soir même, les journaux ne paraîtront plus. Le général teuton essaye de les faire revenir sur cette décision, mais il y perd son allemand.

Bientôt commencent à circuler, sous le manteau, de petits papiers tapés à la machine, tantôt simplement frondeurs, d'autres fois de très haute envergure (par exemple, des poésies patriotiques de Richepin), voire même l'inoubliable première Pastorale du cardinal Mercier, *Patriotisme et Endurance,* dont l'autorité allemande avait interdit la lecture dans les églises, mais que la presse clandestine réussit à distribuer par milliers d'exemplaires. Un arrêté boche édictait des peines sévères contre les auteurs, imprimeurs ou distributeurs d'écrits non censurés ; mais ce n'est pas cela qui pouvait intimider des hommes comme le P. Dubar, jésuite, préfet du Collège St-Michel, un des principaux agents de cette propagande antigermanique.

Un vieux journaliste cependant, Victor Jourdain, âgé de 74 ans, directeur du *Patriote,* rêvait de créer un journal, tâche d'autant plus indispensable que la Kommandantur avait suscité toute une végétation de feuilles empoisonnées, le *Quotidien*, le *Bruxellois*, la *Belgique,* etc., qui distillaient sournoisement les pires idées de défaitisme et de soumission et même de germanophilie.

Victor Jourdain consulte un jésuite de ses amis, le P. Paquet. Après quelques minutes d'entretien, une décision est prise : le journal s'appellera *La*

[1] Le P. Peeters fait l'histoire de la grande perquisition du 18 mars 1916 au Collège St-Michel de Bruxelles.

Libre Belgique. Titre parfait, puisqu'il est un défi et une espérance. Et, comme la gaîté, la *Zwanze*, est un excellent agent d'assainissement, la manchette du journal portera ces indications plaisantes :

> Bulletin de propagande patriotique.
> Régulièrement irrégulier.
> Ne se soumettant à aucune censure.
> *Adresse télégraphique : Kommandantur*, Bruxelles.
> *Bureaux et administration :* Ne pouvant être un emplacement de tout repos, ils sont installés dans une cave automobile.
> *Annonces :* Les affaires étant nulles sous la domination allemande, nous avons supprimé la page d'annonces, et conseillons à nos clients de réserver leur argent pour des temps meilleurs.
> *Prix du nº :* Elastique, de zéro à l'infini (prière aux revendeurs de ne pas dépasser cette limite).

Les premiers numéros furent assez modérés. Mais devant la colère boche, le ton monte à un diapason suraigu : « l'huile d'amandes douces se mua en vitriol ». Bientôt ce n'est plus qu'à coups de lanières qu'on mènera la discussion.

Et le chiffre du tirage monte avec le ton de la rédaction : on commence avec 2.000 exemplaires pour atteindre 25.000. Mais ce qui monte encore plus, c'est le chiffre des lecteurs : on peut sans exagération l'évaluer à 300.000. Un nº passait parfois en plus de cinquante mains et revenait, après cette randonnée, chez son propriétaire, maculé, froissé, déchiré, collé et recollé, mutilé comme un vrai soldat qu'il était. Tout le monde voulait lire l'endiablée feuille. On en prenait des copies ; des jeunes filles déclamaient de toute leur âme, dans les réunions de famille, portes bien closes, les passages les plus violents, les plus émouvants.

Où était la direction ? En fait, il n'y eut point de directeur titulaire. Pas davantage de rédacteur en chef. Il y avait tout juste quelqu'un (encore ses collaborateurs eux-mêmes ne savaient pas où il perchait) pour centraliser la copie qui arrivait des quatre coins de la ville en suivant au petit bonheur les sentiers d'un véritable labyrinthe. Il arriva même qu'au lieu d'un centre il y en eut quelquefois deux, qui après des tâtonnements amusants devaient bien finir par se fusionner.

Il y avait la question du papier. Il fallait des ruses d'apache pour en importer du dehors. Car, en prendre à Bruxelles même, c'était impossible : tous les stocks, chez les détaillants comme chez les marchands en gros, avaient été inventoriés avec échantillons dûment établis, par la police allemande.

Et il fallait trouver des imprimeurs. Dès le nº 3, il y eut une panne : la « frousse » s'était emparée du typo, un honnête Italien. Et la police, en même temps que le papier, inventoriait chez tous les imprimeurs connus les caractères typographiques. On se procura des caractères neufs ; on composait la copie dans un réduit dont le concierge était coiffeur et accommodait la tête aux cinquante Boches d'un poste voisin ; et l'on portait le tout, enfermé dans des boîtes à compartiments, chez un brave imprimeur ami du P. Dubar. Mais l'imprimeur était père de neuf enfants ; et le jésuite ne voulut pas le compromettre plus longtemps. Il fallait un local où l'on pût installer une imprimerie clandestine.

On trouve un coin dans une fabrique de carton, — un vrai coin, puisque la salle entre en angle dans une propriété voisine. C'est là, dans ce triangle de 3 mètres de surface sur 2 mètres de hauteur, que le fabricant de carton, van Doren, installe une presse de 600 kilos qu'il a dû porter lui-même pièce par pièce. La propriété voisine cependant appartient à un Allemand : il y a des Allemands partout. Comment dépister l'espionnage de ce fâcheux ? On bâtit un mur pour fermer l'encoignure ; on matelasse l'intérieur pour étouffer tout bruit ; on accumule cent meubles au dehors pour camoufler le mur. Restait, pour pénétrer dans ce trou, une trappe qui donnait sur le grenier. On descendait par la trappe ; et l'on imprimait, en toute hâte, car il n'eût pas été besoin de « gaz » boches pour succomber à une rapide asphyxie.

L'impression achevée, il s'agit maintenant d'assurer la distribution. Toute une armée de propagandistes offrent leur dévouement : enfants et vieillards, jeunes filles, prêtres, religieux, même des libéraux notoires, des maçons très connus, des socialistes bon teint : idéal d'union sacrée devant l'ennemi ! Mais le dévouement ne suffit pas, il y faut des trésors d'ingéniosité et de prudence. Et l'on en dépense : il y eut des arrestations, trop nombreuses, hélas ! mais c'est merveille que le nombre n'en ait pas été plus considérable. Et cela se renouvelle chaque semaine, puisque c'est une fois la semaine en moyenne que paraît la *Libre Belgique*. Et chaque semaine, — à tout seigneur tout honneur ! — le premier exemplaire de chaque nº est remis à von Bissing : le gouverneur le trouve régulièrement déposé sur son bureau, ou à table, près de son couvert, d'autres fois dans ses poches, ou épinglé aux basques de son habit [1]... Bissing premier servi, c'est tout Bruxelles ensuite qui se pourlèche de la maudite petite feuille ; et après Bruxelles, c'est le monde entier ; car, malgré la surveillance à la frontière, malgré les fouilles minutieuses jusqu'à l'indécence, la *Libre Belgique* entre en Hollande, et de là s'envole dans toutes les directions, en Angleterre, en Amérique, au Congo, en Chine, et surtout dans les tranchées belges, où les soldats du roi Albert sont fiers de constater qu'en Belgique occupée les civils tiennent comme de simples poilus.

Elle s'envole jusqu'à Berlin, jusqu'au palais royal : chaque année, le 31 décembre, un loustic de la bande envoie à Guillaume de Hohenzollern

[1] *Fidelis* lui-même, aidé par un officier allié déguisé en Boche, put, à sept reprises, pénétrer dans le cabinet de Bissing, pour y enlever en quelques secondes des paperasses « de quelque importance », dit-il : — « Pour ces vols-là, comme pour ceux de l'aviateur, on ne sait pas au juste où l'on va : on marche quand même. Ah ! la belle vie, et, s'il le faut, la belle mort ! »

un carton avec ces mots : — « La *Libre Belgique* adresse au roi de Prusse l'expression des sentiments qu'il devine. Cette année encore, elle lui servira un abonnement régulier, mais gratuit, étant donné l'état précaire des finances de l'Empire. »

La *Libre Belgique,* durant les quatre années qu'elle vécut, tint la police allemande sur les dents. Il y eut des arrestations, souvent à faux, souvent suivies d'évasions comiques au nez et à la barbe des Boches, suivies aussi, d'autres fois, de mois de captivité : un des vaillants de la première heure, un jeune homme, Plancade, mourut dans les geôles allemandes ; un autre fut fusillé ; le P. Dubar fut condamné à douze ans de travaux forcés et s'y vit bientôt rejoindre par son confrère le P. Paquet. Mais le plus souvent les Allemands n'aboutissaient qu'à se couvrir de ridicule. « Ils abusaient vraiment du droit d'être bête. » Un jour, une dénonciation anonyme signale à Bissing (Double-Singe, comme on disait à Bruxelles) la demeure d'un certain Vesale, repaire de rédacteurs de la *Libre Belgique :* vite, un officier range des soldats ; arrivés au lieu dit, on demande à voir M. Vesale, et les passants interloqués montrent à l'officier, sur la place, dans un petit jardinet, juchée sur son socle de pierre, la statue d'André Vesale, le grand anatomiste belge du XVIe siècle... C'est surtout au grand collège jésuite de Bruxelles, St-Michel, que les Allemands en ont. Un jour ils lancent à l'assaut plus de 200 soldats qui, à coups de pics, s'attaquent aux murs de la chapelle, persuadés qu'ils vont découvrir derrière ce rempart la fameuse « cave automobile » où s'imprime la *Libre*... Rien. Enfin on découvre, dans un coin du grenier, une valise oubliée pleine de *Libre ;* l'officier triomphe, mais tout de suite se trouve court et tout hébété devant l'aplomb du jésuite qui accourt en ripostant : — « Ça, c'est vous qui l'avez apporté ! »

A la fin de janvier et les premiers jours de février 1918, après une longue préparation et à la suite d'une multitude d'arrestations ou de mises sous les verroux de toutes sortes de braves gens mal entraînés à se défendre contre les roueries des interrogatoires, un coup de filet réussit à mettre la main sur deux des principaux collaborateurs, Fidelis (dont la tête avait été mise à prix à 100.000 marks) et le P. Delehaye, sur une foule d'auxiliaires, sur l'imprimeur et sur celui que les Allemands veulent faire passer pour le directeur du journal. La Kommandantur exulte ; c'en est fait, cette fois, de la *Libre Belgique !* Joie éphémère : à peine les portes de la prison de St-Gilles se sont refermées sur les captifs, qu'un nouveau n°, particulièrement irrévérencieux pour lui, est remis à Son Excellence le Gouverneur général.

Fidelis, de sa prison, continue à rédiger la *Libre Belgique :* une certaine bouteille aux parois évidées lui apporte les nouvelles du dehors et porte ensuite au dehors une copie que la captivité même fait de jour en jour plus mordante et plus confiante en la victoire.

Quant au P. Delehaye, le secours providentiel lui tombe du ciel sous les espèces d'un Herr Professor de Berlin, qui prépare un travail sur les incunables de Belgique et qui est tout heureux de mettre la main sur le célèbre Bollandiste. Le P. Delehaye, pour la circonstance, aura permission du parloir ; mais immédiatement il demande la même faveur pour un de ses collègues avec qui il a à traiter quelques affaires urgentes concernant la marche de leur œuvre, pas moins importante au point de vue scientifique, observe-t-il, que le catalogue d'incunables du Berlinois. On lui accorde un quart d'heure, sous surveillance de l'assesseur du juge d'instruction et sous condition que rien ne se dît qui ne fût parfaitement clair pour l'intellect dudit assesseur... Entendu... Les deux jésuites utilisent leur quart d'heure pour organiser tout un système de correspondance échappant à la censure et qui fonctionnera en effet à partir de ce jour jusqu'à la fin : elle se fera sous forme de notes destinées à servir à l'histoire de Papebroch († 1714, un des premiers Bollandistes), notes rédigées en latin et parsemées de dates, inscrites sur des bouts de papier négligemment oubliés dans les livres qu'on venait reprendre régulièrement à la prison : Papebroch, persécuté par l'Inquisition d'Espagne, était censé avoir été emprisonné à Tolède vers 1690 et écrivait à ses confrères ses impressions et ses aventures. Les feuilles de ce joyeux roman ne furent jamais remarquées et permirent de faire parvenir à un avocat l'état de l'instruction et d'autres renseignements utiles. Plus tard, lorsque les prisonniers eurent licence d'écrire des lettres, la suite de l'histoire de Papebroch passa sous les yeux de la censure, que les faits et gestes d'un érudit du XVIIe siècle laissèrent fort indifférente [1].

L'affaire cependant de la *Libre Belgique* est appelée le 15 mai, dans la salle des séances du Sénat, parmi une solennité ridicule. Trente-deux prévenus, inculpés tous d'avoir coopéré à la rédaction ou à la diffusion de ladite feuille, inculpés donc d'avoir compromis la sûreté de l'Empire, puisqu'ils se sont attaqués à tout ce qu'un Allemand authentique respecte : S. M. l'Empereur, Hindenburg, le gouverneur général, la croix de fer, etc...; trahison donc devant l'ennemi, *Kriegsverrat.* Peine prévue par la loi : la mort. Mais admirez la mansuétude du réquisitoire : il se contente de requérir quinze ans de travaux forcés contre les principaux coupables (dont Fidelis et le P. Delehaye), et, contre les autres, des peines variant de deux à dix ans. Sur quoi, en manière de péroraison : — « Ce scandale a assez duré ; il doit finir ; il est bien fini. » Le pauvre homme ! il devait bien savoir pourtant que rien n'était « fini » et que la *Libre Belgique* continuait à paraître, plus indomptable que jamais.

[1] Hipp. Delehaye, *Un procès de presse en Belgique durant l'occupation allemande, Etudes* du 5 mars 1919.

Fidelis a raconté que ce qui le sauva, lui et le P. Delehaye, de la mort, ce fut l'intervention de Hertling. Intervention, non certes au nom de la justice, mais au nom de l'intérêt politique : encore que l'Allemagne fût en pleine période ascensionnelle, ses affaires cependant, au témoignage de Ludendorff lui-même, en cette fin de mai 1918, risquaient de ne pas se maintenir ; dès lors il n'était pas opportun de se mettre, par l'exécution d'un jésuite, une nouvelle histoire sur les bras. Et si le jésuite échappait à la mort, comment y envoyer Fidelis ?

Fidelis et le P. Delehaye sont envoyés au camp de représailles de l'affreux bagne de Vilvorde (à 11 kil. de Bruxelles, direction d'Anvers). De là, comment continuer sa collaboration ? Il trouve moyen de rétablir le va-et-vient des nouvelles et de la copie, grâce à une vulgaire boîte de fraises dont les parois évidées recevaient de fines feuilles de papier couvertes de microscopiques écritures : c'est un lieutenant boche qui, bien innocemment, sert d'intermédiaire.

Et jusqu'au 11 novembre 1918, le vaillant condamné garde au journal son poste de combat. Ce jour-là, les bolchevistes viennent ouvrir les portes du bagne ; et à Bruxelles, tandis que les révolutionnaires boches essaient sans succès de déchaîner l'émeute, Fidelis et toute l'équipe de la *Libre* préparent le n° qui, sous un nouveau titre, *la Victoire,* paraîtra le jour de la rentrée du roi Albert à la tête de son armée et sera, en quelques minutes, distribué à 200.000 exemplaires :

« Toutes les mains se tendaient vers ce pauvre petit papier qui avait toujours et quand même soutenu le moral d'un peuple opprimé.

« Il avait été à la peine, il était à l'honneur.

« Sa tâche patriotique était faite. »

II. — La *Libre Belgique* a été, à Bruxelles, un excellent tonique contre ce qu'on a appelé le « cafard ». Et ce qu'on a appelé le cafard est un phénomène que tout le monde croit entendre, mais qui enferme bien plus de choses, et de plus compliquées qu'il n'en entre dans l'intellect de beaucoup de gens, si nous en croyons les deux célèbres docteurs qui viennent de publier sur ce thème un ouvrage de haute portée scientifique *(Le Cafard,* par les docteurs Huot et Voivenel, médecins aux armées, in-12 de xx-287 p., 3 f. 50, majoration non comprise, Paris, B. Grasset).

C'est surtout à partir de 1916 que l'on a commencé à en parler chez nous, à la suite des longs séjours dans la tranchée. Mais il y avait beau temps qu'on en parlait dans les colonies : le cafard passait pour le mal des troupes coloniales. Et la chose que ce nom recouvre, n'a jamais été ignorée. Nos auteurs rappellent la scène tragique racontée par le colonel Gonneville, qui en fut témoin (rapportée ici *Ami* 1908, p. 394) :

Napoléon, au cours d'une marche forcée de Madrid à Valladolid, à travers la Sierra de Guadarrama, la semaine d'avant Noël 1808, par un froid de neuf degrés et dans des tourbillons de neige et de grêlons qui mettaient les visages en sang, ne pouvant se maintenir en selle à cause du verglas, avait mis pied à terre et cheminait en tête d'un bataillon d'infanterie dont tous les hommes (les hommes de Rivoli, d'Austerlitz et de Friedland !) adoraient leur Empereur... « Pourtant, dit Gonneville, qui à ce moment était aux côtés de Napoléon, pourtant tel était à cet instant leur état d'esprit, par suite de la *fatigue* et de la souffrance, qu'il terrifia tout l'entourage. » Les hommes criaient : « F...-lui un coup de fusil ! » et s'accusaient de lâcheté de ne le pouvoir faire. Lui, impassible, entendait tout cela et n'avait pas l'air d'en tenir compte.

Lui, il savait tout, comme dit l'autre... Il savait donc ce que c'est que le cafard. Et, comme il en savait la cause (la fatigue), il en savait aussi le remède : le lendemain, il ménage à ses hommes une bonne journée de repos, agrémentée de copieuses rations et arrosée d'excellentes libations (déjà le pinard !) ; et les officiers entendent ce même régiment, remis de sa crise suraiguë, saluer de ses acclamations l'Empereur qui comme par hasard passait devant ses rangs...

Et, à remonter le cours de l'histoire, on diagnostiquerait sans doute des cas de cafard à toutes les guerres, jusques et y compris la guerre de Troie, prolongée tant d'années par le cafard d'Achille, ce guerrier boudeur, toujours prêt à se retirer sous sa tente, et qui, s'il eût vécu de nos jours, eût assassiné les journaux de ses récriminations.

Seulement, avant la guerre de 1914, on ne connaissait que des « cas » de cafard ; on voyait dans le cafard non pas une maladie caractérisée, non pas une entité morbide distincte, non pas un état, mais un acte, une crise d'excitation, une impulsion réalisée, un cas particulier d'indiscipline : — « Le terme de cafard, écrivait par exemple le professeur Régis *(Précis de psychiatrie,* 5e édit. 1914), n'est qu'un mot d'argot militaire qui ne correspond à aucune réalité psychiatrique... Ce qu'on appelle vulgairement le cafard correspond le plus souvent à des crises d'excitation plus ou moins impulsive, survenant chez des soldats déséquilibrés, dégénérés, sous l'influence du climat et *surtout de l'alcool.* L'alcoolisme en effet sévit avec une réelle intensité chez les soldats d'Afrique et, de façon plus générale, chez les marins et les coloniaux. »

On ne connaissait pas le cafard alors, parce qu'on ne lui avait pas fait l'honneur de l'étudier ; on le confondait avec l'indiscipline, on en faisait une variété d'alcoolisme ; et comme les hommes qui se mettent dans ce cas ne sont pas d'ordinaire évacués vers l'intérieur, la médecine n'avait pas eu autrement l'occasion de s'intéresser à eux : ils ne relevaient pas de la médecine. Pour reconnaître le cafard et l'étudier, il fallait vivre au milieu des régiments, et, de plus, être psychologue : deux conditions qui se sont trouvées réalisées chez MM. Huot et Voivenel.

Et le résultat de leurs observations, c'est que le

cafard est une maladie réelle, qui possède une indiscutable individualité, qui a son étiologie, sa pathogénie, sa symptomatologie propres, et qui, tout comme une pneumonie ou une typhoïde, peut atteindre, non pas seulement des dégénérés, mais les sujets les plus sains.

Non certes qu'il n'y ait des prédispositions plus ou moins accentuées au cafard ; mais cela n'est-il pas vrai de toutes les maladies ? Dans les plus contagieuses des maladies, dans toute infection quelle qu'elle soit, le terrain joue son rôle à côté de la graine. Le prédisposé contractera l'infection plus facilement que d'autres ; mais ces autres qui la contracteront aussi, ne mériteront pas pour cela d'être étiquetés « dégénérés. »

Qu'est-ce que le cafard ?

Ce n'est pas ici le cas d'invoquer l'étymologie. Au mot « cafard », le dictionnaire nous dit simplement : « Nom vulgaire de la blatte » ; et au mot « blatte » : « Insecte orthoptère vulgairement appelé cafard, cancrelat, et qui ronge les étoffes, la farine, etc. » Est-ce la vertu rongeante de l'insecte qui a frappé le soldat quand il a baptisé de ce nom son état morbide ? Ou bien a-t-il voulu simplement signifier que ce mal tache de noir son âme, de même que le cafard-insecte fait tache sur les vieilles murailles, suivant la notation qu'en a fixée Jules Renard, l'auteur de *Poil de carotte :* « Noir et collé comme un trou de serrure » ?

Peu importe. Ce que le soldat a baptisé cafard, c'est, disent nos auteurs, « *le syndrome* (ou ensemble de symptômes) *qui trahit par des actes ou par des troubles de la cénesthésie*[1] *l'attaque insidieuse de son système nerveux, la lente corrosion de sa personnalité* ».

L'énergie n'est pas une qualité purement psychique. Elle a besoin du système nerveux. C'est le système nerveux, ce sont nos grands centres nerveux, cerveau, cervelet, moelle, grand sympathique, qui, tels des appareils admirables, reçoivent de l'extérieur l'énergie incluse dans les aliments ou répandue dans l'atmosphère (air, lumière, son, etc.), l'emmagasinent, la transforment, en font un instrument de pensée, de langage, d'action, de mouvement. Mais cette énergie n'est pas inépuisable. Il faut l'entretenir, la renouveler. Elle pousse sur un sol qu'il ne faut pas oublier de phosphater. Il ne faut pas la dépenser jusqu'à épuisement. Autrement le courage le plus brillant peut défaillir. L'homme n'est pas héroïque à toute heure, à la façon constante dont il est blond ou brun. Il y a des jours où le courage doit se mettre sous cloche ou sous paillasson. Il y a, consécutive à l'assaut et, de façon générale, à la fatigue, une asthénie qui n'est pas seulement physique, mais psychique aussi. On a vu des troupes, huit jours après avoir été admirables, offrir un très mauvais rendement, — et pour cause : c'est qu'elles avaient, la semaine précédente, vidé leur porte-monnaie de forces nerveuses, et nul banquier n'aurait pu en si peu de temps garnir à nouveau leurs bourses.

Le cafard tient à une asthénie nerveuse : et c'est pourquoi le système nerveux est, lui et sa fonction, le mécanisme anatomo-fonctionnel qui le conditionne.

Comment la fatigue produit-elle cette asthénie nerveuse ?

Il faut, pour y voir clair, se rappeler quelques notions histologiques. Dans le système nerveux, l'unité, l'élément primordial est la cellule nerveuse (ou neurone). La cellule nerveuse se présente à nous sous un aspect qui rappelle assez celui des comètes de nos vieux imagiers : 1° une partie centrale ou corps cellulaire ; 2° une longue queue, le *cylindraxe,* prolongement fin, uni, qui se continue dans les nerfs dont il forme les fibrilles et qui est l'agent transmetteur du fluide nerveux, d'un neurone à l'autre ; 3° enfin de tous côtés, de tout le reste du pourtour de la cellule nerveuse partent d'autres prolongements, les prolongements protoplasmiques, plus gros, appelés *dendrites* (de δένδρον, arbre), parce qu'ils sont, non plus à tige unique comme le cylindraxe, mais divisés à l'infini comme les branches d'un arbre, et ces branches elles-mêmes ornées de toute une végétation de ramuscules dits épines de Cajal (du nom du savant espagnol qui les a découverts en 1891) et destinés, semble-t-il, à multiplier les contacts avec les prolongements des cellules voisines.

Car il faut qu'il y ait contact. Les cellules nerveuses sont en contiguïté, non en continuité. Chaque neurone forme une unité indépendante, « une unité physiologique » (dit Grasset dans son dernier livre, *Biologie humaine,* 1917), qui n'entre en relations avec les neurones voisins que par de simples contacts.

Or, c'est par les dendrites, par les ramifications ou « arborisations » protoplasmiques, que s'opèrent ces contacts. Que les petites branches se frôlent, telles des ailes de colombes, et voilà de l'activité en voie de naître. Mais précisément, c'est l'effet de la fatigue (comme aussi des substances toxiques) de raccourcir, de recroqueviller les petites branches : les dendrites, lassés (ou intoxiqués), se rétractent, perdent contact, nous isolent du monde extérieur ; et alors, qu'arrive-t-il ?

Si l'isolement était complet, ce serait le sommeil. Mais il ne peut l'être indéfiniment ; les dendrites finissent par retrouver une certaine activité, mais insuffisante, disproportionnée à la réalité où nous avons à évoluer. Nous ne sommes plus adaptés.

Or, l'adaptation au réel présent, l'adaptation active, souple, immédiate, — ce que nos auteurs appellent d'un mot rugueux mais expressif la *présentification,* — est l'opération mentale la plus complète, celle qui implique le plus le consensus et la coordination, celle qui groupe le maximum d'éléments. Elle demande à la fois intégrité splanchnique, sensorielle, psychique, intégrité du fonctionnement nerveux automatique et conscient,

[1] *Cénesthésie* (de κοινός commun, et αἴσθησις sensation), mot qui exprime notre sentiment fondamental de l'existence, l'ensemble de nos sensations organiques.

intégrité de la volonté. Elle est le généralissime de notre personnalité. Elle est « la fonction du Réel, la première des fonctions cérébrales » [1]. Elle est le contraire de ce qu'on serait tenté d'appeler « la maladie de l'analyse ». Elle demande, dit le Dr Pierre Janet, un niveau très élevé de ce qu'il appelle « la tension psychologique », tandis que la rêverie, certaine manie de ratiociner à vide peuvent être considérées comme des phénomènes de basse tension « correspondant à un niveau mental inférieur » [2]. L'aptitude des psychasthéniques (comme Amiel) à l'introspection psychologique paraît à Janet simplement une conséquence de la faiblesse de leur esprit : — « L'introspection, écrit-il, se rapproche de la rumination et de la rêverie » (ceci à entendre de l'introspection qui, se concentrant maladivement sur le moi, le paralyse, — non de l'introspection qui, chez les hommes bien équilibrés comme chez les Saints, est génératrice d'action, préface de l'action). Janet constate encore (et comme ceci est d'une application curieuse en histoire littéraire et même en histoire générale !) que chez les psychasthéniques « les opérations mentales ne sont pas troublées quand il s'agit simplement de l'imagination » et qu'elles « ne présentent de désordre qu'au moment où il s'agit de les appliquer à la réalité. »

C'est la faculté d'adaptation au réel qui fait l'homme supérieur, l'homme d'action. Hors de là, c'est la multitude des autres, toute la gamme descendante qui, par un decrescendo aux tonalités indéfiniment diverses, déroule sous nos yeux toutes les variétés d'ennui, ennui plus ou moins temporaire, ennui chronique, spleen (ou ennui avec idées de suicide), cafard colonial et cafard du soldat normal, mélancolie simple et mélancolie anxieuse (qui sont déjà du domaine de la psychiatrie), jusque et y compris la folie, ou l'état de l'homme « pour qui la réalité n'existe pas » (comme la définissait ce pauvre Maupassant, mort fou lui-même) : la lésion essentielle de la folie, c'est la destruction des fibrilles d'association interneurotiques (les ramuscules et épines des dendrites) : le fou est un homme qui ne s'adapte plus du tout ; « le fou est trop lui-même et rien que lui-même ».

Pourquoi maintenant cette variété dans les manifestations par où se traduit la folie ? Il y a des folies furieuses et des folies absolument pacifiques. Il y a des ennuis inertes et des ennuis vagabonds (la dromomanie, qu'il faut se garder d'appeler dromothérapie, car elle n'a rien de thérapeutique). Il y a des cafards qui se bornent à paralyser, et d'autres qui se déversent en brutalités pouvant aller jusqu'au meurtre (cas qui n'est pas rare aux colonies ; et les soldats de Napoléon, dans la Sierra de Guadarrama, en ont été pour le moins tentés)... La même fatigue, la même intoxication, agissant sur deux individus différents, feront de l'un un impulsif qui se démènera à tort et à travers, et de l'autre un aboulique, un paresseux, un inerte.

C'est qu'ici il faut compter avec la constitution mentale originelle, qui colore la réaction : la faculté d'adaptation étant diminuée, le moi tient moins de compte du non-moi ; il devient beaucoup plus lui-même ; il se montre à nu avec ses tendances ; la notion du réel n'est plus là pour corriger nos associations d'idées. D'où ce conseil d'ordre pratique : si vous voulez connaître les gens, fatiguez-les. Mettez le voyage de noces avant le mariage, faites-le en compagnie de toute la famille de votre fiancée, et faites-le le plus fatigant possible... Oui, sans doute ; mais voilà ! C'est qu'avant les noces on a sur les yeux un bandeau si impénétrable !

Et puis, derrière la désadaptation, il faut compter aussi avec l'état du potentiel énergétique (ou chromatine, substance chromatophile, ainsi dénommée de son affinité pour les couleurs, de son aptitude à prendre les couleurs : sortes de granulations élémentaires noyées dans la masse amorphe du corps cellulaire et qui sont le réservoir de l'énergie incluse dans les cellules : elles sont, disent nos auteurs, comme le parc du génie qui accumule les munitions de forces fabriquées dans les grandes usines de l'arrière, foie, sang, rate, tube digestif, glandes à sécrétions internes, en particulier thyroïdes et capsules surrénales).

Or, suivant l'état du potentiel nerveux, de la chromatine (au double point de vue quantité et vigueur), nous avons les hypersthéniques et les hyposthéniques, les sthéniques et les asthéniques (ou psychasthéniques, ou neurasthéniques).

Chez les hypersthéniques (la tension nerveuse demeurant haute toujours, ou encore quand la cause nocive agit par intoxication plutôt que par épuisement), on aura des troubles psychiques à base d'impulsions (irritabilité qui va jusqu'au crime ; le spleen des actifs, comme Flaubert et Mme du Deffand).

[1] « Ce qui caractérise l'homme d'action, dit Bergson *(Matière et mémoire,* p. 166), c'est la promptitude avec laquelle il appelle au secours d'une situation donnée tous les souvenirs qui s'y rapportent, — mais c'est aussi la barrière infranchissable que rencontrent chez lui, en se présentant au seuil de la conscience, les souvenirs inutiles ou indifférents. »

[2] Amiel († 1880) : — « Aimer, rêver, sentir, apprendre, comprendre, je puis tout, *pourvu qu'on me dispense de vouloir ;* c'est ma perte, mon instinct, mon défaut, mon péché. J'ai une sorte d'horreur primitive pour l'ambition, pour la lutte, pour la haine, pour tout ce qui disperse l'âme *en la faisant dépendre des choses et des buts extérieurs...* Les autres me paraissent des songes, et je suis un songe aux autres. »

Obermann (sorte d'autobiographie de l'auteur, Sénancour, † 1846) : — « Je demandai aux hommes s'ils sentaient comme moi ; je demandai aux choses si elles étaient selon mes penchants, et je vis qu'*il n'y avait d'accord ni entre moi et la société,* ni entre mes besoins et les choses qu'elle a faites. » Il se sent « *absent dans le monde vivant* ».

Flaubert († 1880) : — « Il me semble que je traverse une *solitude sans fin* pour aller je ne sais où. Et c'est moi qui suis tout à la fois le désert, le voyageur et le chameau. » C'est la raison du travail acharné qui l'a fait appeler par un critique grotesque « le Christ de la littérature » ; il fuyait le présent pour se réfugier dans la création d'œuvres d'imagination. C'est le résultat que beaucoup poursuivent aussi (quoique inconsciemment) en se plongeant dans la lecture des romans. Flaubert d'ailleurs, quand il écrivait un roman, songeait toujours au roman qui suivrait celui-là : « Toujours il tendait vers ce qui n'était pas l'occupation forcée du moment, » écrit H. Le Savoureux.

On a étudié cette maladie davantage au XIXe siècle, parce que les gens du XIXe siècle ont eu la manie de mettre l'univers entier dans la confidence de leurs ennuis. Mais ce mal est de toujours. Une des plus cérébrales particulières du XVIIIe siècle, Mme du Deffand, exprimait le même sentiment d'incomplétude quand, au milieu d'une soirée, elle disait à Horace Walpole : « Je me crois dans un désert. »

Chez les débiles constitutionnels et chez les neurasthéniques (ou épuisés, comme le vulgaire les appelle d'un mot exact), en aura des troubles psychiques à base d'aboulie : c'est le cas de l'*Obermann* de Sénancour, du *René* de Chateaubriand, d'Amiel, des mélancoliques, pour qui si souvent les choses environnantes s'estompent, paraissent confuses et lointaines ; c'est le cas des anxieux qui arrivent au terme de leurs épuisantes anxiétés (Alba Steno dans *Cosmopolis* de Bourget ; Sully Prudhomme est un type de « constitution anxieuse ») ; c'est enfin, si la désadaptation augmente, la *confusion mentale,* et, si la saignée énergétique s'exagère, la *stupeur*.

Un jour, au cours de la guerre, dans une ambulance, un aide-major, devisant du cafard avec ses collègues, leur sortit, entre deux bouffées de pipe, cette phrase expressive : — « On a le cafard quand on s'em...bête ; et, suivant son tempérament, on pleure, ou on rouspète, ou on fait des... bêtises. »

N'est-ce pas, sous forme de boutade, la même classification que nous venons de dire ? L'hyposthénique, celui qui geint ; l'hypersthénique, qui se révolte ; — et l'anormal, qui cherche et trouve autre chose.

III. — A l'asthénie nerveuse, au cafard, il y a des causes. Ces causes, en sommes-nous les maîtres ? Pouvons-nous les supprimer à volonté, ou en atténuer du moins la malfaisance ? Quelle est notre part de responsabilité dans le développement du cafard ?

Ce n'est pas toujours facile à préciser, pas plus pour le cafard que pour nombre d'autres infirmités, physiques ou morales.

Aux colonies, à la genèse du « cafard colonial », il y a le soleil. De tout temps l'action nocive du soleil a été connue. Action aiguë (insolation) ou lente, beaucoup plus dangereuse quand elle est lente, comme c'est le cas pour la plupart des maladies, d'autant plus difficiles à traiter que les débuts en ont été plus long, et que le cheminement sournois du mal n'a permis ni au médecin de formuler à temps ni au malade d'accepter le diagnostic sauveur. Même dans nos pays, les criminalistes italiens établissent un rapport précis entre la montée de la température et celle de la criminalité. C'est en juin que l'on constate le maximum d'entrées dans les asiles d'aliénés.

On a invoqué, pour expliquer l'action du soleil aux colonies, diverses théories. Suivant toutes les probabilités (A. Le Dantec), le calorique agit à la façon d'un véritable poison, et, comme la plupart des poisons, il frappe plusieurs éléments à la fois : c'est ainsi qu'il produit la leucolyse (ou destruction des globules blancs du sang, des leucocytes), la coagulation de la myosine, la fusion de la myéline des nerfs, et la chromatolyse (ou destruction de la chromatine) des cellules nerveuses.

Mais ce n'est pas seulement par ses rayons calorіques et chimiques que le soleil agit. Il agit aussi par ses rayons lumineux. Les anciens disaient que c'est par les yeux que l'insolation entre dans le cerveau ; et Denys le Tyran plaçait ses prisonniers, au sortir du cachot, devant un mur blanchi à la chaux qui réverbérait la lumière solaire. Pour établir scientifiquement l'influence de la lumière sur le système nerveux, on n'a qu'à constater son action sur les névropathes, qui sont comme de sensibles instruments enregistreurs : quand un neurasthénique passe brusquement d'une pièce obscure dans une chambre vivement éclairée, le sphygmomanomètre indique une hausse de plusieurs centimètres de mercure [1].

Mais ce ne sont pas des neurasthéniques que l'on envoie aux colonies ; et beaucoup de soldats, grâce à Dieu, y supportent avec une belle intégrité physique et mentale tous les dangers et toutes les fatigues. D'autres, partis normaux, deviennent, là-bas, anormaux : pourquoi ?

Le soleil n'est pas le seul coupable. A l'action du soleil ils ont ajouté autre chose, des habitudes qui trop souvent font le lit du cafard : alcool, opium, haschich, kava, coca, caféine, bétel...

Et alors, l'isolement aidant, en l'absence de témoins et de tout contrôle, sous l'influence de tout ce qu'une mission au cœur de l'Afrique représente de privations, d'efforts, de difficultés surhumaines, la personnalité se déforme, le colonial petit à petit (ou rapidement) s'amalgame si bien au milieu indigène qu'il en adopte les coutumes, la manière de vivre, la mentalité, la moralité ; les notions éthiques qui l'ont guidé jusque-là, disparaissent ; il perd ce qu'on appelle sens moral chez les civilisés ; une morale nouvelle, « coloniale », s'installe en son esprit désharmonisé, — et alors éclatent ces drames coloniaux, raisonnés et préparés, qui ont ceci de terrible, que leurs acteurs, au nom de cette morale nouvelle inconsciemment acquise, s'en justifient tranquillement auprès de leur conscience : cruautés exercées contre des indigènes ou contre des Européens, meurtres [2], menaces de meurtre (qui restent à

[1] Ce pauvre Amiel encore, *Journal intime,* 31 mars 1873 : « De toutes les heures du jour, quand le temps est superbe, c'est l'après-midi, vers trois heures, que je trouve surtout redoutable. Jamais je ne sens plus qu'alors le *vide* effrayant de la vie, l'anxiété intérieure et la soif douloureuse du bonheur. Cette *torture de la lumière* est un phénomène étrange. Le soleil, de même qu'il fait ressortir les taches d'un vêtement, les rides du visage et la décoloration de la chevelure, éclaire-t-il d'un jour inexorable les déchirures et les cicatrices du cœur ? Donne-t-il *honte d'être ?* En tout cas, *l'heure éclatante* peut inonder l'âme de tristesse, donner goût à la mort, au suicide, et à l'anéantissement, ou à leur diminutif, l'étourdissement par la volupté. »

[2] On se rappelle l'émoi qui s'empara de tout le monde en France, il y a une vingtaine d'années, quand on apprit le crime du capitaine Voulet au Soudan. Voulet, dénoncé pour des excès (il n'en était pas à son premier meurtre), savait qu'on avait décidé de lui enlever le commandement de la mission. Un jour, on lui signale l'arrivée du colonel qui doit le relever. Il réunit en hâte ses tirailleurs, fait passer en eux l'indignation qui l'aveugle, les entraîne à sa suite. Bientôt le colonel apparaît dans la brume du matin, chevauchant à la tête de son escorte. Voulet salue militairement : — « Mon colonel, vous êtes indigne de vivre... Nous vous avons condamné à mort... Tirailleurs, faites votre devoir ! » — Le colonel, se dressant sur son cheval, dans un geste éperdu, interpelle les tirailleurs : — « Ne reconnaissez-vous pas votre colonel ? » — Au même instant il tombe criblé de balles. — Quelques heures plus tard, Voulet va trouver le lieutenant Meynier, blessé à la cuisse par le feu de salve qui a tué son colonel. Le lieutenant est convaincu que Voulet, intéressé à supprimer un témoin gênant, vient pour l'achever. Du tout. Voulet le rassure, lui explique son cas : — « Je lis dans vos

l'état de menaces parce que les menacés se tiennent à distance), aberrations sexuelles effroyables. Il est vrai que, pour ce qui est de celles-ci, si l'on peut y voir un effet, elles sont une cause aussi ; et il n'est pas nécessaire d'aller aux colonies pour constater les ruines que le mal (sans même aller jusqu'aux excès que l'on qualifie aberrations sexuelles) accumule dans la personne humaine.

Sur le continent, en Europe, les causes de cafard opèrent moins violemment qu'aux colonies ; et en fait on n'eut pas à se préoccuper du cafard avant la guerre de 1914. C'est que, jusque-là, on n'avait que des armées de métier, une élite donc, mieux outillée, mieux entraînée à résister à l'invasion des émotions débilitantes. Cette fois c'est toute la nation qui s'en est allée au front; et dans une nation tout le monde n'est pas à priori armé également contre les surprises de la guerre.

Nous avons donc connu le cafard, surtout à partir de l'automne de 1916.

Cafard dû d'abord à la monotonie même de la vie de secteur. Il n'y a rien de fatigant comme la monotonie (fatigue *cérébrale*, s'entend ; car la fatigue *musculaire* n'est pas génératrice d'ennui, aucun emprunt n'étant fait au capital d'énergie cérébrale). Même physiologiquement, il y a une fatigue consécutive à l'immobilité ; le vieux roi Massinissa, au dire de Salluste, aimait à faire parade de sa puissance de résistance en restant debout les pieds dans la même empreinte ; un bon cheval se fatigue plus à ronger son frein qu'à travailler librement. Les mêmes masses musculaires, à force d'être contractées sans pause, s'épuisent. De même, psychologiquement, la monotonie des occupations d'un secteur finit par contracturer la mentalité. L'esprit est alourdi par les obsessions, psychologiquement assimilables aux crampes musculaires ; la pensée, fonctionnant sans variations, traduit sa fatigue par le déclanchement automatique des mêmes préoccupations. A se répéter sans cesse : « Que je m'ennuie ! que je m'ennuie ! », loin de se reposer le cerveau, on ne fait que l'épuiser davantage par la perte incessante d'une énergie nerveuse dont les réserves sont pourtant bien précaires. On se fait « le bourreau de soi-même », comme disait Térence. Et Figaro avait en vue le même phénomène quand il oraculait : « L'ennui n'engraisse que les sots. »

Cafard dû ensuite et surtout à la série indiscontinue des petites émotions (dont la moindre ne fut pas la mise en circulation des fausses nouvelles, heureuses ou malheureuses : malheureuses, c'était le cafard instantané ; heureuses, cafard plus profond encore, quand l'événement montrait une fois de plus qu'on s'était bercé d'un vain espoir).

Or, c'est l'émotion qui est la forme la plus fréquente et la plus grave du surmenage physique et psychique. Elle a un retentissement général sur tout l'organisme : sur la circulation, sur la nutrition générale, sur le foie, sur le tube digestif, sur la vessie, sur toutes les glandes, notamment sur les glandes à sécrétion interne... Cette action se perçoit aisément pour ce qui est des émotions violentes, des grandes émotions qui « coupent bras et jambes », qui vont jusqu'à obscurcir la vue, instantanément ; mais elle est plus dangereuse encore et plus funeste, parce que plus inaperçue et plus insidieuse, à la suite de séries multipliées d'émotions moyennes. Quelle que soit votre vigueur musculaire, le surmenage émotif peut vous briser, sous votre apparence florissante. La double usure de l'effort et de l'émotion a vite raison des hommes athlétiques dont la sensibilité est trop vive. En fait, on peut dire que l'émotion seule crée le surmenage : il n'y a pas de surmenage intellectuel, il n'y a qu'un surmenage émotionnel [1].

A ce surmenage émotionnel on peut toujours remédier. En fait, l'armée, pour avoir connu le cafard, a appris à le vaincre. La thérapeutique s'en est constituée par l'effort personnel du soldat et par la compréhension du commandement : le soldat, désintoxiqué de certains poisons qui marchaient sur deux pieds, a cessé de se laisser bourrer le crâne, acceptant les événements et évitant de se créer des déceptions, suivant la pittoresque ordonnance placardée sur un journal de tranchées : — « Priser du tabac, repriser ses chaussettes, et mépriser le cafard... Ne jamais croire aux dates fixées par les civils pour la fin de la guerre... Bien se persuader que la guerre finira à la fin des hostilités. »

Il y a des remèdes d'ordre médical : repos (ou

yeux que vous me considérez comme un assassin. J'ai conscience, moi, d'avoir fait mon devoir. Adieu, vous ne me reverrez plus. » (C'était le 14 juillet 1899).

MM. Huot et Voivenel citent plusieurs traits qui ne sont pas allés jusqu'à ce dénouement tragique, mais parce que les chefs hiérarchiques ont su s'arrêter à temps et ne pas pousser à bout un fonctionnaire en proie à un cafard exacerbé.

[1] Ce que l'on appelle surmenage scolaire aujourd'hui n'est pas affaire intellectuelle : il est dû, non pas à l'excès de travail, mais à la hâte, à la précipitation, à la passion donc. — Ceci d'ailleurs est vrai du surmenage physique aussi : faites, en manière d'expérience, le même trajet, soit 1 kilomètre, 1° au pas de promenade, 2° à allure très précipitée : dans le premier cas, pas l'ombre de fatigue. — Est émotionnel le surmenage qui accompagne l'abus de la lecture (abus qui n'implique aucun travail intellectuel) ou encore (dit Maurice de Fleury) « l'abus du travail d'érudition », poursuivi sans intelligence. — De même, le professeur Régis :

« Le véritable surmenage est, en réalité, le surmenage *moral*, et je crois, observation faite, que l'homme peut travailler beaucoup de son cerveau sans fatigue et sans danger, à condition que son labeur, si actif et si continu qu'il soit, ne se complique pas des déceptions, des tortures, des angoisses qui rompent l'équilibre et brisent les ressorts de l'organisme le mieux trempé... Les causes morales tiennent, en fait de causes psychiques, la première place, et, parmi elles, les passions et les émotions, qui les résument toutes en définitive. »

L'intensité de l'émotion peut épuiser le système nerveux jusqu'à ataraxie. Et c'est ce qui explique que chez les gens qui à la suite d'un désespoir longuement ruminé aboutissent au suicide, les derniers instants sont, en fait, quasi ataraxiques. C'est ce que note Paul Bourget *(Le vrai père,* dans *Recommencements,* p. 27) :

« Tous ceux qui ont essayé de se tuer vraiment et qui en ont réchappé, disent qu'à une minute l'être intime goûte une volupté inexprimable, même dans la crise du dernier désespoir. C'est l'instant précis où la fatale résolution s'empare de notre âme, et une détente s'accomplit, — presque analogue, dans l'ordre moral, à l'invasion du chloroforme dans l'ordre physique. »

Ailleurs encore il note « cette sorte de calme étrange, presque de sérénité dont s'accompagne si souvent le suicide, surtout lorsqu'il marque le terme d'une longue maladie d'esprit, d'une de ces mélancolies anxieuses qui, pendant des mois et des mois, nous ont entourés d'un cercle torturant d'idées fixes. »

exercice, suivant les cas : repos, pour les asthéniques, pour les épuisés ; exercice, pour les sthéniques, les rouspéteurs, les irritables) ; alimentation tonique, pour les asthéniques ; pour les autres, qui ont abusé de la bonne volonté de leur tube digestif, désintoxication.

Il y a des remèdes d'ordre moral surtout. Nous ne sommes sans doute pas les maîtres absolument de nos émotions, puisque ce n'est pas nous qui les créons (du moins ce n'est pas toujours nous, sauf dans les cas de « concupiscence conséquente ») ; elles peuvent naître en nous sans nous. Mais, si nous ne pouvons en prévenir toujours la naissance, du moins nous en pouvons enrayer le développement et l'infection. Elles n'échappent pas à toute direction de nos facultés spirituelles. Il y a une éducation de l'émotion, tout comme il y a une éducation de toutes nos fonctions, physiques ou psychiques.

IV. — L'éducation de la vie émotive se fait au nom de principes rationnels, accessibles aux simples lumières naturelles. Mais combien elle est plus efficace, plus sûre et plus rapide aux mains de Dieu et avec l'aide des secours que sa grâce nous présente ! Ici comme partout, *gratia perficit naturam*. Et nos chefs militaires ont rendu hommage au précieux appoint que constituait, pour la bonne tenue et le moral des troupes, la présence, parmi elles, de prêtres mobilisés.

C'est ce dont on sera heureux de prendre une nouvelle preuve, et infiniment touchante, dans le recueil publié par Victor Bucaille (vice-président de l'Association catholique de la Jeunesse française) sous ce titre : **Lettres de prêtres aux armées** (in-12 de 357 p., 4 f. 50, Paris, Payot). Prêtres-officiers et prêtres-soldats, prêtres-brancardiers et prêtres-aumôniers, prêtres qui dans le « civil » étaient au ministère paroissial ou prêtres de l'enseignement, parfois simples séminaristes, ils défilent tous là, sous nos yeux, fidèles à leur double vocation, à la première, qu'ils aiment plus que jamais, à la seconde, qu'ils ont si vite comprise, également zélés à la poursuite de leur perfection personnelle et à l'apostolat auprès de leurs camarades ou de leurs hommes. — Cette lettre, par exemple, d'un prêtre-lieutenant, tableau point flatté, mais si vécu, de la mentalité d'une tranchée peu fervente :

L'idée que du moral de ma troupe dépendait son obéissance, me hantait. Je me jugeais obligé de découvrir le mot qui lui rendrait le calme, mais lequel ?... Mes convictions religieuses m'avaient mené de suite vers Dieu. Parler de Dieu ? Le moment était grave. Les souvenirs de mes périodes régimentaires me conseillaient la prudence en matière de foi. M'attirer pour réponse un éclat de rire ou une parole grossière me répugnait, à cette heure, au point de ne pas vouloir m'y risquer. Pourtant, j'entendais dans l'ombre les mêmes réflexions tristes, litanie déprimante et décourageant contagieux. Elles durèrent jusqu'à se lasser de leur propre monotonie, et une voix s'écria : — « Zut ! si je suis fichu, je le sais : c'est la fatalité. Tant pis pour moi. » Je ne pus m'empêcher de répondre : « Mourir ou vivre ne vous regarde pas. » La réplique ne se fit pas attendre : « Ne me regarde pas, ma peau ? Alors qu'est-ce qui me regarde ? » — « De faire votre devoir, d'obéir et de vous battre le mieux que vous pourrez. Votre vie est à Dieu. Vous n'éviterez pas le sort qu'il vous destine ici. Mais, si vous mourez en brave, vous aurez rempli la loi divine ; si vous mourez dans la peur stupide, vous aurez manqué votre destinée. »

Je me tus. Les éclairs des shrapnells nous éblouissaient, et les balles invisibles rasaient nos têtes. Le brouillard pénétrait sous les vêtements, nous glaçant les membres, et des gouttes longues nous couraient le long du dos. Le silence des hommes me parut long. J'écoutais, à travers le tintamarre des obus, cherchant à pénétrer ce qu'agitaient leurs âmes. Enfin l'un d'eux, du ton qui quête l'approbation, expliqua : « C'est vrai pourtant. Le bon Dieu est le bon Dieu. » Un autre ajouta : « Bien sûr. » Un troisième : « Crever pour crever, vaut mieux faire ce qu'on doit. » Je lançai : « Il est tard. Les lits sont frais et nous sommes dedans. Avant de se dire bonsoir, si on disait sa prière ? » Celui qui avait parlé le premier répondit : « Moi, je veux bien, si vous commencez. » — Je récitai le *Pater*. Je suis à peu près sûr que trente voix dans la tranchée répondirent et qu'à l'*Ave Maria* elles étaient davantage. Mais je suis encore plus sûr que le matin mes soixante poilus dormaient au jour levant, qu'ils se réveillèrent en plaisantant et qu'ils donnèrent, la nuit suivante, une terrible frottée aux Boches qui voulurent les surprendre.

Et cet autre, un prêtre-lieutenant aussi, qui, trouvant un jour tout rêveur un de ses hommes, un brave et naïf paysan d'Auvergne, l'aborde : — « Eh bien ! mon grand X..., ça ne va pas ? — Que si, mon lieutenant, mais je voudrais savoir... — Savoir quoi, mon brave ? — Le bon Dieu et la France, c'est bien la même chose ?... »

Il me regardait avec ses grands yeux, et je compris qu'on ne pouvait jamais deviner ce qu'il y avait dans une bonne tête d'Auvergnat. Je n'avais pas envie de rire et je lui répondis : — « Oui, mon petit, le bon Dieu et la France, c'est la même chose : le bon Dieu c'est le Père, la France c'est sa fille aînée, et nous sommes ses petits enfants. Tu comprends ?... » Il s'en est allé après avoir compris, souriant, et dès que la distance le lui a permis il s'est mis à siffler un air joyeux de son pays. Mais cette question, n'est-ce pas, c'est toute son âme qui apparaît...

Mais dans cette question, si naïve en apparence, ne mettait-il pas, obscurément peut-être, une portée hautement surnaturelle ? On lui répétait tous les jours qu'il fallait savoir mourir pour la France, que mourir pour la France était le sort le plus beau, le plus digne d'envie, etc. : lui, il se rappelait vaguement les refrains de ses cantiques de catéchisme, « mourir pour Dieu ! mourir pour Dieu ! » peut-être aussi les traits de la vie des martyrs que son curé lui avait contés dans ces années lointaines mais point oubliées et si douces à revivre les jours de cafard... Et alors, il était travaillé du désir d'harmoniser tout cela, du désir que mourir pour la France fût quelque chose d'équivalent à mourir pour le Bon Dieu... Mais, désirer cela, n'est-ce pas déjà le réaliser, c'est-à-dire donner à sa mort une portée de martyre, — du martyre accepté pour cette vertu chrétienne qui s'appelle le patriotisme ?

Un autre, simple soldat, entend sur les lèvres d'un de ses camarades cette réflexion si pleine de

choses (leur capitaine venait de communier) : — « Ça ne me fait plus rien de partir au feu avec un chef qui a communié le matin ! »

Un autre, un Frère (des Missionnaires d'Afrique) :

Je suis devenu l'homme de confiance des zouaves de ma section. Que de fois j'ai regretté de ne pas être prêtre ! Ils me font presque leur confession. Je disais hier à l'un d'eux qui me racontait ses misères : — « Mais pourquoi n'allez-vous pas dire ces choses à un prêtre qui vous donnerait l'absolution ? » — « Si vous étiez prêtre, je me confesserais à vous, dit-il, mais ça m'ennuie d'aller raconter tout cela à un curé que je ne connais pas. »

Quelle âme d'enfant ce dernier mot nous révèle chez ce brave pécheur ! Les enfants, eux aussi, aiment mieux, en règle générale, se confesser à un prêtre qui les connaisse, au vicaire qui les a catéchisés. Il y a des exceptions évidemment ; et c'est pourquoi on doit leur ménager la ressource d'un confesseur extraordinaire. Mais, très généralement ils n'aiment pas aller à un prêtre qu'ils sentent leur être totalement étranger. — Je me souviens toujours de la déplaisance instinctive que j'éprouvai lors de mon premier séjour en Allemagne, il y a trente ans, la première fois que je dus me confesser à un curé allemand : les cheveux m'en dressèrent quasi sur la tête, presque aussi raides que la première fois que je dus confier cette chère tête à un coiffeur boche.

Un prêtre sous-lieutenant (attaché au Patronage du Bon-Conseil, de Paris) :

...Vous savez que je devais être officier-adjoint au colonel, et comme tel fatalement moins libre dans mon ministère. Les officiers sont venus demander au colonel de me laisser tout entier aux âmes, et ils ont enlevé le morceau : — « L'abbé nous appartient, lui dirent-ils. Nous voulons au combat nous faire casser gaiement la figure en toute sécurité parce que nous saurons qu'un prêtre est là, prêt à venir au premier appel... »

...Le prêtre est vraiment pour le soldat le représentant de la famille ; plus que cela, c'est un parent qui résume en lui tous les autres... Presque à chaque fois que j'ai donné l'absolution à un soldat blessé dans les tranchées, sur le champ de bataille ou à l'ambulance, la même supplication m'a été adressée, surtout par les mourants : « Embrassez-moi, je vous en prie, » et l'un d'eux ajoutait, l'autre jour, d'une voix défaillante : « Embrassez-moi, ... pour maman ! »

...Que de gens viennent se retremper l'âme dans une conversation avec le prêtre ! ...et ce ne sont pas les moins braves, oh ! non... Mais il est quelquefois des moments si durs pour ceux qui, là-bas, ont laissé une famille ! Le prêtre, lui, ne connaît pas les mêmes tortures morales, et c'est pour cela qu'il peut consoler ceux qui souffrent en conservant toujours intactes son énergie et sa bonne humeur. L'apostolat de la joie, de la gaieté, c'est ici l'apostolat par excellence. Le prêtre à la guerre est forcément une réserve de joie et d'entrain...

Yves de Joannis, du Séminaire français de Rome, tué en août 1914, écrit en partant :

« ...L'amour de Rome et du Séminaire français m'accompagneront à la guerre. ...La joie inonde mon âme. Elle est pareille à celle que je ressentis en entrant au Séminaire. N'est-ce pas le sacrifice que je fais de grand cœur à Dieu qui me soulève et qui m'entraîne ?

« Je n'ai de haine contre aucune créature faite à l'image de Dieu et à sa ressemblance ; mais je ne puis pas ne pas voir un grand péril pour l'Eglise comme pour la France dans le colosse luthéro-kantien d'Allemagne. Je ne puis pas ne pas marcher en croisé et dresser mon canon (il était canonnier) contre la fausse philosophie, contre la fausse exégèse, contre la politique pleine de fausseté et d'arrogance qui veut asservir le monde, dans le mépris de notre race, de notre histoire, de nos traditions, de notre foi. Et dire que chez nous, des Français, au lieu de relire Bossuet, nos grands classiques, et surtout saint Thomas d'Aquin, prétendent se délecter dans la lecture de Kant, Schelling, Nietzsche, Schopenhauer !... »

* * *

Sur l'influence du prêtre aux armées, voir encore le nouveau livre de M. Thellier de Poncheville (nous avons signalé déjà par ailleurs ses diverses plaquettes de guerre), **Dix mois à Verdun** (in-12 de 320 p., avec carte, 3 f. 50, Paris, de Gigord). Le nom de M. Th. de Poncheville était, avant la guerre, des plus connus dans le monde des hommes d'œuvres ; après la guerre, il n'y en aura guère de plus universellement populaire. Même note familiale dans ces souvenirs de Verdun que dans les lettres citées plus haut : le prêtre est, pour le soldat, de la famille ; il a souvent, lui aumônier, son couvert mis à plusieurs popotes : « Restez donc avec nous. Vous êtes *le représentant de nos familles, de nos paroisses,* de ce qu'il y avait de meilleur dans notre vie du temps de paix. Notre dimanche a besoin de vous. » — Et la triomphale apostrophe à Verdun : — « Verdun ! le plus grand nom de la grande guerre, le plus grand nom de la France, l'un des plus grands de l'histoire... Nom sonore, dont les syllabes martelées comme un défi, claquant comme un drapeau battu par la tempête, ont retenti dix mois dans l'effroyable tumulte de la bataille moderne des géants. Nom strident, nom courroucé, dans lequel gronde toujours la colère des canons de la Meuse dont les échos ont fait trembler la terre. Nom lugubre... Nom éblouissant... Nom triomphal... Nom universel, que toutes les bouches humaines, en l'an 1916, prononcèrent chaque jour avec une émotion qui chaque jour grandissait... »

Cette allure joyeuse de nos soldats a frappé même des étrangers, même des gens comme ce Gomez Carrillo qui est un des premiers écrivains de l'Espagne d'aujourd'hui, mais qui certes n'est pas plus clérical qu'il ne faut. Il a visité notre front français ; et il a consacré tout un livre à nous dire la chose qui « surtout nous surprend et nous séduit, nous qui sommes nés ailleurs », à savoir, « la grâce charmante avec laquelle notre peuple réalise le plus terrible effort que les siècles aient vu..., cette simplicité dans les grands sacrifices, cette bonne humeur constante, cette gentillesse épique, ce sourire sous la mitraille enfin... » Et c'est ce dernier mot qu'il donne pour titre à son recueil : **Le sourire sous la mitraille** (in-12 de 350 p., 3 f. 50, Paris, Berger-Levrault). Il a vu le front sur toute son étendue, des Flandres à l'Alsace. Il s'est attardé avec une complaisance vraiment espagnole sur l'Artois, vieille terre jadis à l'Espagne, sur Arras, « plus espagnole, disait Richelieu, qu'une ville de Castille ». Il y a là un ensemble de tableautins qui sont des chefs-d'œuvre de vie, d'émotion, d'intérêt savamment gradué. La traduction est l'œuvre de Gabriel Ledos, un de nos solides et aimables chrétiens de lettres, secrétaire de rédaction à la *Revue des Questions historiques,* auteur de monographies de Lacordaire et de Ravignan, et d'une *Sainte Gertrude* qui est un de nos plus purs joyaux de la collection *Les Saints.*

* * *

Dans le même ordre d'idées, on lira encore la série de lettres du front publiées par les *Etudes* à partir de septembre 1914 et dont le P. de Grandmaison a recueilli en volumes celles qui lui ont paru offrir l'intérêt le plus durable, sous ce titre : **Impressions de guerre de prêtres soldats,** 2 vol. in-12 de 332 et 406 p., à 3 f. 50 l'un, Paris, Plon. Ce sont impressions de prêtres, de religieux, donc de gens qui ont souci du dedans plus que du dehors,

du réel et du spirituel révélés par la guerre plus que de son décor et de ses fanfares. Des prières, des absolutions, des communions, des conversions, des baptêmes (beaucoup de baptêmes et de premières communions), des apostolats, — et des apostolats dont les héros sont souvent des néophytes qui sans vergogne se mettent bravement à prêcher le Dieu et la vertu dont ils ne voulaient rien savoir la veille, — telle la Samaritaine amenant aux pieds du Sauveur ses compatriotes, témoins du scandale de sa vie, — tel le roi David entonnant, sur la cendre de son péché, son *Docebo iniquos vias tuas*...

Les broyeurs de noir, les mauvais Français ne savent que répéter qu'il n'y a pas que cela dans l'armée. Evidemment. Mais il y a d'abord cela ; et c'est cela d'abord que Dieu nous demande d'y voir, comme dans tout autre groupement humain et dans tout individu : à savoir, le bien et les possibilités de bien. Les mauvais chrétiens, eux aussi, vont murmurant que dans l'Eglise il n'y a pas que de la sainteté. Oui ; mais il y a d'abord cela, la sainteté, et des possibilités jamais épuisées de sainteté. A Dieu ne plaise que l'on songe ici à comparer l'armée, institution humaine, à l'Eglise, œuvre surnaturelle de Dieu ! Mais l'armée fait partie de l'Eglise ; et elle est accessible, elle aussi, et plus aisément que bien d'autres groupements, à la sainteté dont l'Eglise a les sources en dépôt.

Et l'on voit ici défiler des enfants de l'Assistance publique, tarés, mais qui ne refusent pas de se laisser gagner aux plus généreux sentiments. Un autre, engagé de dix-huit ans, faisait depuis deux ans le métier de souteneur et s'est mis, à l'armée, à aimer Jésus de toute son âme purifiée. Un réchappé du bagne, libre-penseur, s'est fait l'apôtre de son escouade, le défenseur des bonnes mœurs, défenseur très réputé grâce à ses biceps, très influent par sa verve et sa crânerie.

Un cas bien curieux de communion manifestement impréparée et qui devient principe de conversion : un jeune protestant, assistant un jour à la messe dans une grange, en est tellement ému que sans plus de préparation, il se mêle à la foule des communiants... Or, voici que cette première Communion si aventurée produit en lui un double fruit : 1° le doute sur sa religion, et 2° le désir de revenir à la sainte Table. Il revient en effet, communie plusieurs fois encore, et va enfin confier son cas au Père, qui achève l'évangélisation si divinement commencée par Notre-Seigneur lui-même.

L'histoire admirable du « petit patrouilleur », un enfant de Paris, fils d'un ouvrier alcoolique et d'une juive, élevé sans baptême, dressé dans son adolescence à tous les métiers (mécanicien, dessinateur, garçon de café, aviateur) pour subvenir aux besoins de ses parents, battu quand il ne rapporte pas assez, — finalement à bout de patience, s'engage dans l'infanterie coloniale... La guerre lui apporte ses premières joies ; enfin il allait « faire quelque chose de bon ! » Se propose tout de suite pour les rôles les plus périlleux ; blessé dès les premiers jours, refuse de se laisser évacuer : « Amocher des Boches, il n'y a rien de tel pour guérir de leurs blessures ! » Après la Marne, sur les hauteurs de l'Aisne, on le poste un jour à un point très avancé, très dangereux, derrière une meule de paille ; et comme on oublie de le relever, il y reste trois jours et trois nuits. Jours qui ne sont pas perdus pour la grâce : dans les ruines d'un village il a ramassé un petit livre de prières ; derrière sa meule il le lit, le relit, apprenant par cœur ce qu'il en comprend... Déjà s'éveille en lui l'idée d'une vie meilleure à préparer, d'un Dieu souverain à servir... On s'aperçoit enfin de son absence ; on le relève. Quelques jours après, les obus mettent le feu à une grange voisine : cinquante soldats ensevelis sous les flammes : qui les dégagera ? Notre petit homme est héroïque ; tant qu'il reste des victimes dans la fournaise, il s'y enfonce et réussit à en sortir tout ce qui vivait encore : — « C'est bien, ce que vous avez fait là, lui dit le capitaine ; si les hommes ne vous en récompensent pas, Dieu le fera. »

Dieu le fera! C'est pour lui un trait de lumière... Comment ? un capitaine d'état-major croit en Dieu ? et en un Dieu qui puisse récompenser !... Et son cerveau de travailler, sous l'action de la grâce... La première prière monte de son cœur : — « Mon Dieu ! si vous existez, montrez-vous à moi ! »

Dès lors il redouble d'ardeur à s'exposer. Chaque jour, il vient soumettre à ses chefs quelque nouveau « truc » pour la nuit suivante. Que son escouade soit ou non de service, il faut qu'il « marche », lui. Quelque chose lui dit que, par le sacrifice de soi, il méritera une grâce de lumière. Son plus grand bonheur est de patrouiller. D'où le surnom qu'on lui a donné, de « petit patrouilleur. »

Il ne sait rien de positif encore cependant sur la religion. Il n'a parlé de ses idées à personne. Il n'a pas vu de prêtre. Il ne sait seulement pas ce que c'est qu'un prêtre. Un jour, un Taube providentiel oblige l'aumônier à chercher un refuge dans le premier trou venu : c'est le trou du petit patrouilleur. On cause ; on s'entend vite ; en quelques instants l'essentiel du catéchisme est déjà dans la tête et le cœur de notre petit homme : « Mais donnez-moi le plus tôt possible ce baptême et cette petite hostie, je ne veux pas mourir avant de les avoir reçus... Et puis, apprenez-moi à prier. » On prend jour ; c'est trois jours après, le 21 novembre, qu'il sera baptisé, dans une église des environs.

Ces trois jours écoulés, un gros scrupule (aussi touchant, plus touchant encore que celui de notre Vivien des Chansons de geste) : — « J'ai peur d'avoir mal fait : ces trois jours, j'ai accepté toutes les corvées, toutes les missions qu'on m'a confiées, mais je n'ai pas osé en demander de moi-même : j'avais tellement peur d'être tué avant d'être chrétien ! Mais je vous assure, Père, que je me rattraperai dès que vous m'aurez baptisé. »

Le 21 novembre, baptême. Cérémonie très émouvante. L'enfant a choisi pour nom Marie ; il répond lui-même en français aux prières de la liturgie. A ses côtés, pour parrain, le capitaine d'état-major dont un simple mot a fait jaillir en lui la première étincelle de foi. Après le baptême, il reçoit sa première Communion, et se relève fier : — « Maintenant je suis fort, je vous promets de me conduire en chrétien jusqu'à la mort. »

Son capitaine de compagnie le félicite : — « Mais, ajoute-t-il en souriant, j'espère que tu ne vas pas en profiter pour me demander des faveurs. — Si, mon capitaine, et je le fais tout de suite : je vous demande de m'envoyer toutes les nuits en patrouille. »

Le Père lui porte la communion aux tranchées presque tous les jours : ensemble ils font une courte préparation, une courte action de grâces ; et toujours il ajoute, en remerciant : — « Je me sens plus fort qu'avant. »

Et tout de suite apôtre ! Il a lu, dans son petit livre de prières, parmi les devoirs du chrétien : « Souviens-toi que chaque jour tu as à éclairer l'âme d'un camarade ». Il a pris le conseil à la lettre ; et le voilà parti en guerre, la nuit contre les Boches, le jour contre le démon qu'il voit faire une besogne de Boche dans l'âme de ses camarades. Il commence par ceux qui semblent le plus loin, un libre-penseur par exemple, qu'il sait artiste et qu'il convertit en lui expliquant à sa manière l'art chrétien. Les premières âmes auxquelles il a songé sont celles de ses parents ; il leur écrit, leur dit son bonheur, son désir fervent de les voir faire comme lui ; mais ils ne répondent pas plus à cette lettre qu'aux précédentes.

Mais, sur ce zèle apostolique, voici bien une autre vocation qui se greffe ! Un jour, il vient à l'aumônier, songeur, presque timide : — « Père, vous m'avez dit d'être humble, et je crois que j'ai beaucoup d'orgueil ; voyez ce que je voudrais maintenant : devenir prêtre pour faire connaître Notre-Seigneur à tant d'hommes qui ne le connaissent pas. Serait-ce possible ? Puis-je y penser ? ».

De plus en plus il a faim de l'Eucharistie : — « C'est Notre-Seigneur qui me donne ma force. » — « Vous allez me donner Notre-Seigneur », dit-il au Père chaque fois qu'il l'aperçoit. Un soir, le Père le rencontre dans la tranchée au moment où il va jeter ses grenades : — « Père, vite, Notre-Seigneur ! » Sur place, debout dans l'eau, le Père lui donne la communion, et il part radieux : — « Je l'emporte avec moi, je suis tranquille. »

Or, cette nuit-là, ses camarades n'étaient pas tous aussi « tranquilles ». Les mitrailleuses allemandes jettent le désarroi dans le groupe, qui se replie. Le petit patrouilleur se dresse derrière eux, et, levant une de ses grenades : « Le premier qui recule, je la lui f... sur la g... » Grâce à lui, l'ordre se rétablit, et l'on réussit à faire du bon travail. Il semblait invulnérable ; seuls son képi et sa capote étaient touchés ; lui, il riait toujours.

A force de patrouiller, il connaissait dans tous ses détails cette forteresse que l'ennemi avait peu à peu creusée au col des Abeilles. Or, un jour on apprend que l'ordre est donné de s'en emparer le lendemain : — « Nous y resterons tous, dit-il au Père, et nous ne la prendrons pas, c'est imprenable. Mais comptez sur moi pour faire tout mon devoir : donnez-moi seulement Notre-Seigneur. »

L'action en effet fut terrible et infructueuse. Douze cents hommes y restèrent. Le soir, au bord d'une tranchée, l'aumônier reconnut son petit patrouilleur, couché dans un linceul de boue : un éclat d'obus lui avait fracassé le crâne. Ses lèvres ouvertes souriaient encore, tout son visage d'enfant disait sa joie de mourir pour la France, avec Jésus en lui. C'était le 28 décembre, fête des Saints Innocents, cinq semaines après son baptême.

Quelle magnifique *Légende dorée* on trouverait à glaner à travers ces souvenirs et lettres de prêtres aux armées ! Et l'on y cueillerait aussi de bien touchants éléments de théologie pastorale. On y ferait gerbe de précieuses recettes d'apostolat. Et l'on y admirerait une fois de plus l'infinie diversité des voies par où la grâce de Dieu sait se glisser pour ramener ses enfants perdus.

V. — Mgr Charost a donné, au printemps de cette année, à Paris, sur *Lille pendant l'occupation allemande*, une conférence dont il faut dire ici quelques traits (reproduite dans *Revue Hebdomadaire*, 17 mai). C'est le témoignage d'un évêque sur les souffrances de son peuple.

Un des crimes qui ont le plus profondément révolté la conscience humaine, c'est l'attentat commis par les Allemands contre la famille la nuit du Vendredi au Samedi Saint 1916 : 10.000 jeunes filles enlevées de Lille, 9.000 de Roubaix, 6.000 de Tourcoing, près de 80.000 dans le département du Nord. L'évêque, dans sa lettre de protestation, ayant fait entrevoir la possibilité d'un soulèvement populaire, le gouverneur le mande avec le préfet et le maire :

Il nous invita à apaiser l'effervescence et à prévenir une répression qui serait sanglante. Mes deux collègues me regardèrent. Je répliquai sans hésiter : — « Non, nous aurions l'air d'atténuer l'odieux d'une mesure abominable ; nous ferions votre jeu ; nous nous donnerions à nous-mêmes l'impression d'être vos complices. »

Le général, très pâle, s'emporta :

— « Nous connaissons, monsieur l'évêque, vos sentiments anti-allemands.

— Vous voulez dire que j'aime mon pays. C'est vrai ; mais en ce moment je parle en évêque, je parle au nom de la conscience humaine et au nom de la conscience chrétienne, je dénonce un attentat à quelque chose de divin : l'indissolubilité de la famille, que vous disloquez. »

Il prétendit — ce pauvre homme ! — me faire taire. Je repoussai son injonction avec une froide obstination. Alors son adjudant s'avança vers moi et me mit la main sur l'épaule, je mis mes yeux dans les siens, il fut impressionné, il se retourna vers son chef qui fit un geste de lassitude, et l'affaire tourna court.

Malgré tout, les jeunes filles furent enlevées. Des mitrailleuses furent installées dans plusieurs quartiers pour arrêter les mères désespérées qui suivaient leurs

enfants dans les rues en poussant des cris déchirants. Une de celles-ci expira pendant qu'on lui enlevait sa fille. Une grand'mère agonisait et recevait l'Extrême-Onction pendant que la maison était envahie par les soldats. Ceux-ci enlevaient, au hasard des rencontres et au hasard de la vue, trois, parfois quatre jeunes filles de la même maison, car les familles sont nombreuses dans le Nord.

Les captives revinrent en septembre, après avoir été soumises à des mesures infamantes dans lesquelles je n'ose vraiment pas entrer, mais devant lesquelles ne reculèrent pas les Allemands. Ils les soumirent à des visites qu'on réserve aux personnes qui ont perdu le respect d'elles-mêmes; ces visites furent faites en présence des sous-officiers allemands qui accompagnaient leurs majors. Les déportées firent un long voyage, jetées pêle-mêle avec des filles sans pudeur, comme il y en a toujours dans les grandes cités : leurs yeux, leurs oreilles étaient offensés et comme déflorés par des chansons ordurières, par des œillades et des rires adressés aux soldats allemands; arrivées au lieu de leur relégation, ces pauvres enfants — combien d'entre elles me l'ont dit à leur retour! — étaient obligées la nuit de déléguer deux ou trois de leurs compagnes pour monter la garde à la porte ou aux fenêtres de leur dortoir afin de les avertir pour qu'elles se missent en défense contre les assauts que les soldats allemands venaient répéter plusieurs fois par semaine contre leurs abris.

Les Allemands eurent la lâcheté plus ignoble encore, pour colorer leur crime, de dire aux habitants des villages français des Ardennes ou de l'Aisne où ils envoyaient les captives, que c'étaient des femmes peu honorables dont ils *purgeaient* la ville de Lille. Ce fut leur abominable expression. Si bien que ces habitants étaient froids et méprisants pour ces pauvres enfants à leur arrivée. Ce n'est qu'au bout de quelques jours, — lorsqu'on les vit demander le chemin des églises que souvent on connaissait mal dans ces villages où la foi était éteinte, lorsque le curé, pour la première fois depuis de longues années, eut à entendre de nombreuses confessions et à distribuer le Pain des Anges, — que ces gens comprirent l'infâme mensonge et qu'ils multiplièrent les avances et les excuses à ces pauvres enfants qui purent ainsi atteindre septembre.

Mgr Charost note que les Allemands se berçaient vraiment, avec leurs mensonges, de l'espoir de donner le change à la conscience publique chez les neutres. C'est qu'ils supposaient au reste du monde une conscience à leur image, une conscience comme la leur, « restée à l'état embryonnaire ». Saint Thomas, qui les connaissait, ayant passé des années à Cologne, remarque qu'ils ne regardent pas le brigandage en pays envahi comme défendu par la loi naturelle. Et il part de cette constatation pour nous faire voir que, si les notions primordiales de la conscience sont évidentes par elles-mêmes et irrésistibles, par contre, les jugements qui en sont déduits par la conscience (laquelle est loin d'être un instinct simple et uniforme comme le veut Rousseau), même les jugements qui forment les premières assises de l'ordre moral, ont sans cesse besoin d'être défendus, d'être rappelés, d'être éclaircis, contre la perversité humaine.

Autre forfait. Avant les jeunes filles, c'est toute la jeunesse masculine qui avait été enlevée et qui continuera à l'être, durant trois ans et demi, pour se voir jeter dans des travaux d'ordre militaire au profit des Allemands. Ceux-ci, toujours confiants dans la vertu du mensonge, prétendaient qu'ils voulaient employer ainsi les chômeurs et les arracher à l'oisiveté, mère de tous les vices. C'est la réponse qu'ils ont donnée au cardinal Hartmann et que celui-ci a transmise au Pape.

Afin de mieux colorer leur crime, ils cherchaient à obtenir de ces jeunes gens des engagements de travail signés en blanc. Pour atteindre ce but, ils jouaient de deux moyens : l'appât grossier et la répression brutale. — L'appât, c'était la remise de gros salaires *payés par nos villes;* de gros morceaux de viande que ceux qui signaient rapportaient et montraient dans les rues aux jours de permission, fréquents pour eux : ces morceaux de viande devaient allumer des regards de convoitise dans les quartiers populaires affamés où la viande avait depuis si longtemps disparu. — Pour ceux qui ne signaient pas, on était longtemps, de longs mois parfois, sans les revoir. Ceux-là n'avaient d'autre supplément à leur ordinaire de famine que les coups de bâton. J'ai vu moi-même des barres bleues, violettes, tracées par les coups violents des sergents allemands sur le dos de mes jeunes séminaristes qui refusaient de travailler à décharger des obus ou à poser des fils de fer. On a jeté quelques-uns d'entre eux dans le canal de la Deule, où leurs camarades se battaient contre le surveillant allemand pour permettre à la victime de sa fureur d'aborder sur la rive. On en jetait d'autres dans des sortes de cages basses qui les maintenaient dans des postures contournées, comme celles que les tortionnaires chinois infligeaient à nos martyrs, afin de leur arracher, au bout de quelques jours, cette signature dont les Allemands avaient besoin. Ou bien encore on les plantait debout, immobiles, en plein soleil, dans les journées d'été; ou, dans les journées humides, si fréquentes dans nos climats du Nord, on les jetait par centaines au fond de caves infectes, d'où ils ne sortaient pas un moment, pendant des jours, jusqu'à ce que, pour échapper au supplice de l'air pestilentiel, quelques-uns d'entre eux se fussent laissé arracher cette promesse. Malgré tout, beaucoup s'y refusèrent. C'est alors que les Allemands eurent l'infamie de les marquer d'un brassard rouge comme d'un signe de honte, de les embrigader parmi leurs insoumis et leurs indisciplinés, ceux que chez nous on envoie aux compagnies de discipline.

« C'est un attentat contre toute une race que vous exterminez, écrivait Mgr Charost à Bethmann-Hollweg. Dans une seule de mes paroisses, d'un contingent de 500 adolescents enlevés par la première razzia, 179 seulement sont revenus. Les 321 autres étaient morts de misère et de coups, en sept mois! »

A ceux qu'on ne déportait pas, on réservait la prison. Presque la moitié de la ville de Lille a passé en prison, soit dans les camps d'otages, soit dans l'ancienne abbaye de Loos, à la porte de Lille, devenue cette Tour de la Faim dont parle Dante dans un des cercles les plus affreux de son *Enfer*. En prison quiconque refusait de livrer ses cuivres. Le doyen de St-Christophe à Tourcoing fut condamné à dix ans de réclusion, simplement pour avoir dit que l'ordonnance de livrer les cuivres ne constituait pas une obligation de conscience. Tous les curés de Tourcoing furent jetés en prison pendant la semaine de Pâques pour refus de livrer l'inventaire de leurs églises [1], et en

[1] Mgr Charost avait défendu à ses curés de livrer ledit inventaire. Croirait-on que les aumôniers allemands essayèrent, sans succès, de les induire en tentation de désobéissance, assurant que l'évêque n'avait point à connaître de

prison pêle-mêle avec les malfaiteurs de droit commun. Tous les curés du canton de Marcq, en prison avec 300 femmes ou jeunes filles, ceux-là pour avoir dit de ne pas faire de sacs destinés aux épaulements de tranchées, celles-ci pour avoir refusé d'en faire.

De toutes part, des barrages : une pauvre femme demande à la Passe centrale autorisation d'aller, à 3 kilomètres de Lille, recueillir le dernier soupir de sa mère mourante. Refus : — « Votre mère peut bien crever sans vous ».

Un père de famille reçoit, par voie détournée, la nouvelle de la mort de son fils, tombé au champ d'honneur. L'officier allemand logé chez lui et que l'on croyait sûr à cause des attentions qu'on lui avait témoignées, remarque sa tristesse ; il s'enquiert auprès de la femme de service : celle-ci lui confie le secret. Le soir même, l'officier dénonce la lettre reçue et fait allouer à son hôte 300 marks d'amende.

Les curés ne savaient plus comment se confesser. Un d'eux en demandait pour la troisième fois l'autorisation. A la fin, le commandant, impatienté, lui réplique que ce n'est pas la peine, qu'il va lui-même lui donner sa pénitence... Par bonheur, il ne fut pas trop rigoriste ce jour-là et se contenta de 50 marks d'amende.

Barrage surtout à la frontière belge, sous peine de mort. Mgr Charost, étant en tournée de confirmation à Wattrelos, vit tomber sous ses yeux, à quelques mètres de lui, une fillette de quatorze ans, qui allait chercher un pain en Belgique. Trois ou quatre jours auparavant, un garçonnet, du même village, était tombé pour le même délit (l'alimentation fut toujours plus facile en Belgique, sous un gouverneur civil, que dans le Nord, dans la zone militaire de bataille) ; et, ce qui ajoute à l'odieux du crime, c'est que la sentinelle, ayant vu venir l'enfant, l'avait laissé passer : elle l'attendait au retour : dès que l'enfant paraît, tenant son pain dans les mains, elle l'ajuste à bout portant, et le tue, parce qu'il a sur lui, dit-elle, « le corps du délit. »

Peine de mort contre qui favorise le passage de soldats en France. Mgr Charost le fit plusieurs fois : les Allemands s'en doutaient, et, à trois reprises, lui tendent des pièges. Ils lui dépêchent un goumier qu'il avait visité à l'hôpital, puis un officier alsacien qui viennent lui demander de les aider à passer les lignes. Mais l'évêque avait fait, comme tous les Lillois, l'apprentissage de la défiance : il demande quelques heures et va aux renseignements ; le commissaire central lui apprend que ces individus sont affiliés à la police allemande et y passent deux fois par semaine pour faire leur rapport.

Un de ses curés a été fusillé, au début de l'occupation, simplement parce qu'il ne livrait pas les clés de son clocher. Or, ces clés, il ne les avait pas. Ceux qui les avaient, le maire et le sacristain, étaient en fuite. Le curé fut fusillé dans son propre cimetière. On ne lui donna pas même un cercueil, seulement quelques pelletées de terre qui laissaient apercevoir sa soutane et son rabat ensanglanté. Très nombreux sont les faits de ce genre, nous dit Mgr Charost.

Lui-même a été cinq fois devant les tribunaux allemands. Une fois son dénonciateur fut un aumônier qui le fit saisir avec un mandement où 1° il glorifiait nos soldats et saluait « la France qui venait à nous », et 2° prescrivait des exercices spéciaux destinés à former la conscience des jeunes gens dont l'enlèvement par les Allemands était prévu. Le président du tribunal avait fait apporter le grand Dictionnaire de Littré pour servir d'arbitre. L'évêque les laissa s'enferrer dans leur philologie et leur démontra ensuite qu'avec tous les Littré du monde ils n'avaient pas ce qu'il faut pour entendre le français. On n'osa pas lui appliquer la pénalité assez grave qu'il avait méritée pour délit de non-censure. Il se refusa énergiquement à passer par la censure : — « Il importait peu, dit-il, que l'évêque fût enchaîné, mais il importe beaucoup que la parole de Dieu ne le soit pas. » Pour soustraire son imprimeur à des condamnations inévitables, il dut désormais taper ses mandements à la machine.

Tout cela, ce ne sont encore que souvenirs recueillis à la hâte. Il faudra que de toutes ces horreurs l'histoire complète soit écrite. Il y faudra une patience de Bénédictin ; mais les Allemands savent que nous sommes capables de patience.

Il importe à la conscience humaine et au salut public, dit Mgr Charost en terminant, de donner un exposé non tendancieux, mais distinct, des atrocités qui n'ont pas résulté, comme on l'a dit, d'un déchaînement de fureur impossible à maîtriser, mais d'un programme, délibérément arrêté, impérieusement commandé, méthodiquement exécuté. Que cet exposé soit étranger à la haine ; mais qu'il s'attache résolument à la vérité, seule capable de nous délivrer d'un nouveau sursaut de la barbarie. Il servira aussi à faire comprendre l'injustice abominable et voulue jusqu'au bout, du grand crime qu'a été cette guerre. Il servira à faire apprécier l'étendue, l'urgence des réparations qui s'imposent si l'on veut qu'il reste encore un ordre moral dans le monde...

LITURGIE

Q. — Depuis quelque temps on semble avoir une grande tendance à mettre sur le dos de la chape ou de la chasuble toutes sortes de sujets religieux : Cène, crucifiement, etc. Est-ce bien la place de tous ces personnages ?

R. — Il n'y a rien dans les rubriques qui défende de placer sur la croix d'une chasuble ou sur le chaperon du pluvial un emblème qui se rapporte à l'Eucharistie ou au sacrifice. L'esprit de foi, dès les premiers siècles qui suivirent les persécutions,

ces mesures d'ordre militaire et qu'en Allemagne il reste en dehors de cela ? — Nous espérons bien que ce jour-là les aumôniers allemands ont calomnié leurs évêques et que l'épiscopat allemand ne reste pas à ce point étranger à son devoir d'éclairer la conscience de son clergé et de ses fidèles.

se plut non seulement à embellir la chasuble, d'or, d'argent et de pierreries, mais on y voyait l'Agneau, le Pélican, et surtout la Cène, le Bon Pasteur. Au moyen âge, on y mit en relief la figure du Sauveur, la scène du crucifiement ou d'autres mystères se rapportant à J.-C., v. g. son Ascension. Ces symboles instruisaient le peuple, et l'idée qu'ils rappelaient était en harmonie avec celle du Rédempteur. — Cependant quelques-uns, comme la colombe, figure du Saint-Esprit, et le triangle rayonnant, emblème de la Sainte Trinité, étant capables de fausser le dogme dans l'esprit des fidèles, en fournissant ainsi l'occasion de croire que c'est le Saint-Esprit et la Sainte Trinité qui ont été crucifiés et s'immolent chaque jour sur l'autel, on peut dire que le prêtre revêtu de telles chasubles célébrerait avec une hérésie sur le dos [1].

Aussi l'Eglise qui réprime toujours les abus et modère de même les tendances périlleuses, quelle voie a-t-elle suivie ? Elle s'est montrée sobre au sujet de l'ornementation de la chasuble, sans être exclusive. La croix traditionnelle au XVIe siècle est restée caractéristique de cet ornement. En Italie, elle est devant ; en France, derrière ; et en Allemagne, on la voit devant et derrière [2]. On peut l'orner de passements et de galons précieux, l'enrichir de broderies, et l'entourer de franges d'or, d'argent ou de soie. Il est louable même d'y représenter l'épi de blé et la grappe de raisin, parce qu'ils rappellent la matière du sacrifice ; mais les images funèbres et les croix blanches sont interdites (S. R. C., 24 nov. 1905, n. 4174 ; Cérém. des Ev., liv. II, ch. XI, n. 1), ainsi que les emblèmes païens. Il est permis de brocher les armoiries du donateur ou de l'église au bas de l'orfroi du dos, et en général sur les diverses libéralités faites à l'église. (S. R. C., 7 déc. 1844, n. 2875). On peut y tolérer également les fleurs et les feuillages finement ouvrés à la main (S. R. C., 2 juin 1883, n. 3576, ad XV) ; mais les deux Cœurs de Jésus et de Marie conjointement unis, ou même le Cœur de Marie seul, transpercé d'un glaive, ni l'un ni l'autre ne seraient à leur place. (S. R C., 3 avril 1879, n. 3492).

En résumé, ne dessinons sur les chasubles ou chapes aucune figure, soit de l'Ancien, soit du Nouveau Testament, qui n'ait des rapports évidents avec la Sainte Eucharistie ou Notre-Seigneur : nous resterons ainsi dans l'esprit de l'Eglise.

Q. — 1° A la page 848 de l'*Ami*, vous parlez encore des trois lotions requises pour la purification des linges sacrés. Comment concilier cette réponse avec le canon 1306, § 2, qui stipule que les linges sacrés ayant servi au saint sacrifice de la messe n'ont besoin que d'une seule lotion pour leur purification ?

2° Les Sœurs de Saint-Vincent de Paul, qui avaient le privilège de purifier ces linges sacrés, le conservent-elles encore ? Et, en tous cas, peuvent-elles en user, alors que leurs curés ou aumôniers le leur interdisent, trouvant hélas ! assez de temps pour accomplir eux-mêmes cette pieuse besogne ?

R. — Ad I. Le canon 1306, § 2, ne contredit point notre réponse, et la raison toute simple, c'est qu'il ne s'occupe pas *du nombre* des lotions en usage pour la purification des linges sacrés.

Il déclare seulement qu'avant de confier leur blanchissage à des laïques, voire même à des religieux, il faut qu'*une première ablution* en ait été faite par des clercs *dans les Ordres majeurs,* et que cette première lotion soit jetée *dans la piscine* ou, à son défaut, *au feu :*

« Ne tradantur lavanda laïcis, etiam religiosis, nisi prius abluta fuerint a clerico in majoribus ordinibus constituto ; aqua autem *primæ lotionis* (il en suppose donc plusieurs, et s'en remet alors pour le nombre à la doctrine des théologiens) mittatur in sacrarium vel, si hoc desit, in ignem. »

C'est ce que nous avons dit, reconnaissant avec S. Liguori que les 2e et 3e lotions passées ici sous silence, se peuvent faire sans pécher par de simples laïques.

Ad II. Les Sœurs de Saint-Vincent de Paul et toutes autres sacristines ayant reçu de leur évêque la faculté de purifier les linges sacrés la conservent dans les conditions mêmes où elles l'ont reçue, c'est-à-dire qu'*après la 1re lotion faite par un clerc dans les Ordres majeurs,* elles peuvent faire les 2e et 3e lotions. L'évêque ne peut leur donner de plus amples autorisations (S. R. C., 12 sept. 1857, n. 3054, ad 26 ; *Ami,* 1902, p. 1104), et c'est bien à l'aumônier ou au curé de faire la 1re lotion.

Q. — Depuis un certain nombre d'années il s'est introduit dans nombre de paroisses de notre diocèse l'usage de faire couronner, à la fin du mois de Marie, une statue de la Sainte Vierge par les jeunes filles.

Pendant toute cette cérémonie, la présence de Notre-Seigneur dans le tabernacle paraît complètement oubliée. Un trône élevé à la Sainte Vierge se dresse au milieu du chœur, et là, deux petites filles tournant le dos au maître-autel soutiennent, pendant le chant d'un cantique, la couronne sur la tête de la Sainte Vierge avant de l'y déposer. Enfin, derrière ce trône qui masque le maître-autel, on donne pour finir la bénédiction du Saint-Sacrement.

Tout cela est-il conforme aux règles ou seulement à l'esprit de la liturgie catholique ? Tout cela peut-il être au moins toléré ?

R. — Une cérémonie de ce genre peut être la bienvenue dans une des chapelles où ne se conserve pas le Saint-Sacrement, mais on ne saurait la tolérer avec son trône élevé à la Sainte Vierge devant le maître-autel. En effet, le tabernacle du Saint-Sacrement et le maître-autel sont les principaux objets de l'église. Les fidèles qui passent devant sont obligés de faire la génuflexion et d'offrir leurs hommages, et par conséquent étant à la place d'honneur, rien ne doit être placé devant, de manière à les dérober aux regards des fidèles ou à les masquer. Certes, les statues de la Sainte Vierge

[1] Gareiso, *L'Archéologue chrétien,* t. I. p. 226 ; Godard, *Cours d'Archéologie sacrée,* t. II, p. 308.

[2] Cf. *Imitation,* liv. IV, ch. V, n. 3; Gavantus, Part. V du Missel, v° *Planeta.*